

Royal biograph

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **63 (1925)**

Heft 34

PDF erstellt am: **25.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-219722>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

et rauque dominait le gloussement des volailles prisonnières ; les bonnes femmes assises devant les paniers pleins recevaient les offres avaries des bourgeois baissées : sur le champ plat des coiffes blanches, l'ombrelle rouge de Madame la notairesse se mouvait comme un coquelicot animé.

Dans un coin, sous un parapluie d'escouade, un charlatan bariolé et tout sonore d'un chapeau chinois aux clochettes remuantes, prônait un produit inutile devant quelques paysans baillant d'une bouche édentée.

Devant le Café du Commerce, les blouses rassemblées formaient une étendue bleue traversée à intervalles par le veston gris des meuniers. Ces derniers, attentifs et graves, s'arrêtant parfois pour examiner les grains de blé qu'on faisait tomber dans la main offerte, en légères coulées blondes, de petits sacs nommés « témoins ». Le café abritait ensuite le marché conclu.

Soudain, des cris jaillirent : Carabi, pé Carabi !

Les gosses libérés de l'école réclamaient Carabi, qui était leur mendiant favori, le seul véritable mendiant de Fréjollès-les-Mauves.

Effectivement, Carabi apparut.

Pour le moment, il se trouvait en haut des escaliers de la Mairie, et, au grand étonnement de tous, M. le Maire lui parlait, s'inclinant vers lui avec bienveillance. Que diable se passait-il donc ? Bien que Carabi fut le mendiant du canton, depuis combien et combien d'années, connu, estimé, et aimé de tout l'environnement, le Maire, homme d'importance, ne lui avait jamais adressé la parole.

— Hé ! plaisanta un meunier ventripotent, il vient peut-être se déclarer pour un mariage ; voyez-le, il a fait toilette.

C'était vrai : une blouse raide ornait sa carcasse voûtée ; un chapeau de jonc très large, retenu au cou par une ficelle, le recouvrait, tandis qu'un pantalon de velours flambant neuf, mais, trop long, plissait comme un accordéon sur ses jambes tordues.

Un amas de linge propre, soigneusement lié, recouvrait son pied bot en l'exagérant encore. D'un pas cérémonieux, le maire descendit, précédant Carabi qui marchait avec peine.

Irrespectueux et tenaces, les gosses hurlaient toujours.

D'un geste de comice agricole, le maire leur imposa silence et, s'avançant vers le groupe des électeurs aux blouses bleues :

— Carabi fait sa tournée d'adieux, annonça-t-il ; le v'là retraité comme un militaire, il se retire à l'asile départemental.

— Hé oui, balbutia le vieux, y avait plus moyen. Pourtant les asiles c'est pas fait pour les mendiants, c'est bon pour les pauvres gens qui ne peuvent plus travailler...

Et, soulevant son pied bot :

— Ça devenait trop lourd à trainer sur les routes.

Devant tous, le maire lui donna sa feuille d'admission, un carré de papier jaune, qui, après avoir fait le tour de la société, échoua dans le chapeau de Carabi au fond duquel il fut épinglé.

Des yeux ternis du vieillard une larme sortit qui se perdit aussitôt dans les rides profondes, tel un mince filet d'eau dans les sillons brûlés. Il eut un grand geste de désespoir comme pour envelopper la petite place, et derrière, les arbres du cours, et plus loin, les coteaux dorés où grimpaient les vignes et, là-bas, tout l'horizon, et il dit :

— J'vas quitter tout ça !

Emue, Madame la notairesse, lui tendit une belle pièce blanche de cinquante centimes : il la refusa.

— Merci, Madame, j'ons plus besoin de rien.

Alors, il tira de sa poche une vieille bourse qu'il dénoua, prenant une poignée de sous, il les jeta aux gosses ahuris. Comme le maire protestait :

— J'ons plus besoin de rien, M'sieu le Maire, j'suis un retraité.

Ayant roulé autour de son poing la lanière de

son bâton, il partit sans retourner la tête, triste. Il grimpa la ruelle des Aulnaies, sautilla sur les pavés trop pointus, diminua et disparut.

Ah ! disait-on, ce pauvre père Carabi — c'était la première fois qu'on l'appelait pauvre — nous ne le remplacerons jamais.

En effet, un vieux mendiant ça fait partie de tout bourg qui se respecte ; ça connaît toutes les histoires, ça colporte les petites nouvelles, et, quelquefois même, c'est de bon conseil.

Mais un mendiant de race comme Carabi, ça ne se trouve pas tous les jours.

Dans cette famille, on était mendiant de père en fils : cette fonction se transmettait par héritage, comme une royauté.

Mais Carabi, homme libre, n'avait pas pris femme et s'éloignait sans descendance reconnue.

Les anciens, les très anciens se souvenaient vaguement d'un père et d'une mère Carabi, qui suivaient les routes, et, d'un tout petit Carabi, qui avec les années, et sans y prendre garde, était devenu le pé Carabi ; la race étant désormais éteinte, qui le remplacerait ? Certes, il n'en manquait pas ! Dans le canton, la place était bonne : des ouvriers estropiés par accident viendraient de la ville, et, sans chercher loin, Barafut, le moissonneur, à qui manquait une main par suite d'un mauvais coup de faucille. Ces gens-là, ayant travaillé, ne seraient jamais de véritables mendiants : tout au plus des galvaudeux à qui on n'oserait pas confier, la nuit, une grange bourrée de moissons neuves. Au lieu que Carabi, estropié de naissance et qui n'avait jamais rien fait de sa vie, était un mendiant de tout repos, le mendiant rêvé...

Combien de temps mit-il pour arriver au cheflieu ? On ne sait pas. Pour ceux qui ont l'habitude de vivre sur la route, le temps n'est pas de l'argent, il ne compte pas. Le jour, Carabi s'arrêta aux maisons préférées, comme s'il voulait enfermer dans ses prunelles, dans ses oreilles, tous les gens, tous les coins de sa prédilection et toutes les voix de sa connaissance ; la nuit, il dormit contre les meules, comme pour aspirer toute une provision de ciel bleu.

Dépassées les limites de son canton, il marcha plus vite ; à coups secs son pied bot éveillait la route sonore. Enfin, il arriva. Dès les portes de la ville, un étonnement l'étouffa ; par sursauts rapides, il traversa les rues trop serrées, pour aller du côté où coulait la rivière dont il sentait la fraîcheur ainsi qu'un chien errant. Accoudé sur le pont, il suivit l'eau, car il savait où elle allait : ayant baigné quelques villages, elle ferait tourner à droite le moulin de maître Barret, un peu plus loin celui de maître Parfut ; sur la gauche, elle longerait la voie du chemin de fer, et, après un dernier détour, elle rentrerait dans son bourg à lui, Carabi, tout doucement et bordée sur les rives par des saulaies épaisses.

La musique d'un régiment fit sauter le vieillard hors de sa songerie.

Il s'avança vers un homme bien vêtu, et celui-ci mit la main à la poche comme pour une aumône.

— Oh ! non m'sieu, j'ons plus besoin de rien ; mais c'est pour l'asile départemental.

— Au bout de la rue en face.

Il alla, et, quelques instants disparus, une grande porte grillée limita sa vision : par les barreaux, il aperçut des vieux identiques, des houpelandes grises, immobiles en tas sur des bancs. Du fond de son chapeau il sortit son papier. D'un clocher à l'autre, des heures inégales paraissaient se répondre. Le soleil, fatigué d'une journée trop chaude, se couchait. Une cloche aigrette tinta et d'un seul coup les houpelandes grises disparurent, happées par des trappes. Oh ! comme entre ces murs le coin du ciel entrevu était petit ! Où se trouvait maintenant le grand ciel généreux des routes ?

Carabi se traîna jusque vers une borne de la porte d'entrée et s'assit, n'osant franchir le seuil.

Bientôt un gardien galonné d'argent ferma les

portes, la lueur tremblante d'une lanterne tourna dans la cour vide et... plus rien.

La nuit tombée était lourde comme un symbole d'oubli. Ombre qui frôlait la lune bienveillante, Carabi restait sur sa borne.

A cette place, dès l'aube du lendemain, le gardien découvrit un vieillard figé, la main sur son bâton, la tête renversée et dirigée vers le ciel libre, un vieillard qui tenait entre ses doigts morts un papier fripé, son bulletin d'admission à l'asile départemental.

Par décision, la municipalité de Fréjollès-les-Mauves fit revenir le corps et l'enterra contre l'église, dans le vieux cimetière, garni de lavande sauvage, où dorment peut-être tous les anciens Carabi.

On n'a pas remplacé le pé Carabi, mais il vit toujours dans les mémoires ; en même temps que sa fin miraculeuse, on cite ses paroles habituelles passées en proverbes dans les foyers respectueux.

— Ah ! dit-on, tu aimes ta liberté comme Carabi... Tu mourras comme Carabi, au moment d'être tranquille.

Décidément on ne remplacera pas Carabi. Aussi bien, un matin, un ouvrier est venu qui, perché sur une échelle, a flanqué dans un coin de la place de la Mairie une plaque ou, sur fond bleu, des lettres blanches préviennent que la mendicité est interdite dans le canton, ce qui semble un monument élevé en l'honneur de Carabi, dernier de son nom et le dernier véritable mendiant de Fréjollès-les-Mauves.

Tony Taveau.

Théâtre Lumen. — Le Théâtre Lumen présente cette semaine un film réellement sensationnel, présenté entièrement en une seule semaine **Le Vert Galant** (Henri IV), grand ciné-roman en 8 parties, réalisé par René Leprince. L'amour n'a pas voulu faire de l'histoire, mais raconter les principales étapes de la fortune des Béarnais. Ce film est pleinement réussi. Le palais de Fontainebleau a reçu Aimé Simon-Girard, qui a tracé d'un original portrait de Henri IV. Malgré l'importance du spectacle, prix ordinaire des places. Rappelons au public, que le **Vert Galant** est donné entièrement en une seule fois. Tous les jours, matinée à 3 h., soirée à 8 h. 30, dimanche 23, matinée dès 2 h. 30.

Royal Biograph. — Cette semaine au Royal Biograph le public pourra admirer une des vedettes américaines les plus en vue actuellement, Corinne Griffith, et Conway Tearle dans **Le Lys des Champs**, splendide film artistique et dramatique en 7 parties. Au même programme, **Photographe malgré lui** ! un acte de fou-rire avec Harold Lloyd. Et le Ciné-Journal suisse avec ses dernières actualités mondiales et du pays. Tous les jours, matinée à 3 h., soirée à 8 h. 30, dimanche 23, matinée dès 2 h. 30.

Pour la rédaction : J. MONNET
J. Bron, édit.

Lausanne — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

ARTICLES SANITAIRES Gaouthouc
Hygiène, Bandages et ceintures en tous genres.
W. MARGOT & Cie, Pré-du-Marché, Lausanne

AUX SEMEURS VAUDOIS transféré rue de l'Ale 13
Lausanne
Georges BALLY, Horticulteur grainier. Semences pour jardins et champs. Spécialités : Rosiers tiges, belle collection et graines du pays.

COUTELLERIE PARAPLUIES
Aiguillage et réparations tous les jours. — Spécialité d'aiguillage de tondeuses.
Coutellerie de la rue de la Louve. Stéphane BESSON

PHOTOS Une belle photo est signée
MESSAZ & GARRAUX
14, Rue Haldimand — Lausanne — Téléphone 86.23

VERMOUTH CINZANO

Un Vermouth, c'est quelconque,
un Cinzano c'est bien plus sûr.
P. POUILLOT, agent général, LAUSANNE